

La place de la terre dans la pensée économique : l'économie est-elle devenue hors-sol ?

Louis Azan, Étienne de l'Etoile

DANS **REGARDS CROISÉS SUR L'ÉCONOMIE** 2023/2 (N° 33), PAGES 17 À 25
ÉDITIONS **LA DÉCOUVERTE**

ISSN 1956-7413

ISBN 9782348080296

DOI 10.3917/rce.033.0017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-regards-croises-sur-l-economie-2023-2-page-17.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La place de la terre dans la pensée économique : l'économie est-elle devenue hors-sol ?

Land and economic thought

LOUIS AZAN ET ÉTIENNE DE L'ESTOILE (RCE)

Résumé

La terre occupait une place centrale dans les travaux des premiers économistes du XVIII^e et XIX^e siècles. Le passage à une société industrielle et le développement des méthodes néo-classiques ont conduit à sa progressive marginalisation dans la pensée économique. Cette disparition est symptomatique d'un certain « oubli » des ressources naturelles en économie.

Abstract

For the first economists of the 18th and 19th centuries, land played a central role. The transition to an industrial society and the development of neoclassical methods led to its gradual marginalization in economic thought. This disappearance is symptomatic of a certain “oblivion” of natural resources in economics.

Depuis quand les économistes ont-ils perdu la terre de vue ? **La disparition progressive de la terre comme objet d'attention pour la science économique** est une des plus grandes transformations que la discipline ait connues au cours de son histoire. Or, ce changement n'a été relevé

que par peu de travaux d'histoire de la pensée économique¹. Pour les fondateurs de l'économie politique, la terre était un enjeu central pour expliquer la création et la distribution des richesses, ainsi qu'une source majeure de préoccupation. Pourquoi cet objet est-il aujourd'hui quasiment absent de la recherche universitaire ? Des transformations majeures dans la structure productive ainsi que dans les méthodes des économistes les ont progressivement amenés à considérer que la terre n'était ni rare, ni un facteur limitant la production, et *in fine* pas un facteur de production.

Un objet fondamental dans la construction de l'économie (pré-)classique

Avant l'émergence du courant néoclassique dans la seconde moitié du XIX^e siècle et l'éclipse progressive du rôle de la terre dans l'analyse économique, les penseurs de l'économie lui accordaient une place centrale dans leurs raisonnements.

Ainsi, l'école physiocratique, qui produit avec le **Tableau Économique** (1758, 1972) de François Quesnay une première représentation de l'économie comme une articulation de relations mesurables entre plusieurs groupes sociaux, donne au secteur agricole un rôle central. Formée du grec *physis* (la nature) et *kratos* (le pouvoir), la physiocratie, indissociable du contexte de l'époque marqué par la domination des propriétaires terriens dans un pays majoritairement rural, conçoit la richesse comme provenant exclusivement du travail de la terre. Pour Quesnay, la classe dite « productive », composée

1 Pour une présentation détaillée de cette question, voir Hubacek et Van Den Bergh (2002).

des fermiers et des laboureurs, est celle qui reçoit et fait fructifier les cadeaux de la nature en faisant « **renaître par la culture du territoire les richesses annuelles de la nation** » (Quesnay, 1766, p. 12). Cette activité agricole est rendue possible par la location de la terre aux paysans, réalisée par la classe des propriétaires, qui perçoit une rente en échange de cette location. Les agriculteurs sont les seuls à produire de la valeur nouvelle, appelée le « **produit net** ».

⚠ cf. fiche sur la mesure de la richesse

Avec le courant classique, la nature et la terre² conservent une place prépondérante dans l'analyse (même si l'industrie et le commerce sont à présent aussi considérés comme créateurs de richesses), mais deviennent source d'inquiétude. La conception d'une nature généreuse est remplacée par celle d'une **nature avare**. En effet, pour **David Ricardo** (1817), la croissance de la population conduit à la mise en culture de nouvelles terres, de moins en moins fertiles par rapport à celles déjà exploitées. Elles requièrent donc davantage de travailleurs pour les labourer, ce qui a pour conséquence une augmentation du prix du blé. En termes de répartition cela se traduit par une hausse du salaire de subsistance et de la rente foncière³ et donc par une diminution des profits, de l'investissement, c'est-à-dire de l'accumulation du capital. **L'économie tend alors vers un état stationnaire** et seuls l'agrandissement du monde par l'ouverture au commerce international ou les innovations techniques sont pour Ricardo à même de conjurer une telle malédiction.

Loi des rendements décroissants

Peu de temps après, chez **John Stuart Mill**, on retrouve cette analyse de l'état stationnaire, couplée à une conscience

2 Chez les classiques, la terre devient un terme générique désignant l'ensemble des facteurs de production qui ne sont pas produits par les humains et qui caractérisent, par métonymie, la nature.

3 Pour une analyse plus précise de la rente différentielle dans la théorie ricardienne, voir Deleplace (2018).



aiguë du caractère nécessairement borné de l'accumulation du capital (ou en termes plus contemporains, de la croissance économique), qui bute sur des limites liées aux propriétés physiques de la terre et à sa rareté. Dans ses *Principes d'économie politique* (1848), il écrit : « La terre diffère des autres éléments de la production, le travail et le capital, en ce qu'elle n'est pas susceptible d'un accroissement indéfini. [...] Cette limitation de la quantité de terre et de sa productivité est la limite réelle de l'accroissement de la production » (Mill, 1848, p. 169). Alors que ce principe de limitation devrait nécessairement s'imposer aux économistes, Mill fait preuve de pessimisme quant à leur capacité à intégrer un tel principe :

« [...] puisqu'une large portion de la surface de la Terre demeure entièrement inexploitée, on pense [...] que pour le moment toute limitation de la production ou de la population à cause de cela demeure éloignée de nous d'une distance infinie et que des lustres vont s'écouler avant que quelque nécessité pratique ne surgisse pour nous faire prendre au sérieux le principe de limitation. Je pense que c'est là non seulement une erreur, mais encore la plus grande erreur que l'on puisse trouver dans tout le champ de l'économie politique. » (Mill, 1848, p. 176-177)

Les craintes de Ricardo et de Mill ont été *a posteriori* dissipées, notamment en raison des progrès spectaculaires de la productivité agricole liés aux innovations techniques (Pottier, 2014). La question de la terre a ainsi perdu de son caractère vital...

La disparition de la terre des fonctions de production, un symptôme de l'oubli des ressources naturelles en économie

À la fin du ^{xix}^e siècle, une double révolution contribue à la lente érosion de la place accordée à la terre dans la pensée économique : l'avènement du système productif industriel et le renouveau épistémologique des écoles néoclassiques.

Avec le passage d'une « économie organique » essentiellement agricole, et limitée par la biosphère à une « économie minérale » industrielle puis tertiaire (Wrigley, 2016), la place des terres agricoles dans la richesse nationale des principaux pays développés s'affaiblit au profit de la terre bâtie (logements, bâtiments de production) (Piketty et Zucman, 2014). Dans ce contexte, l'économiste Henry George (1879), parfois surnommé « le dernier classique » (Dwyer, 1982), cherche à étendre la notion ricardienne de rente à la terre en général – incluant donc la terre bâtie. Cette dernière reste caractérisée par une valeur différentielle qui ne dépend plus de sa fertilité, mais de sa localisation par rapport à des enjeux stratégiques (centralité, proximité d'infrastructures de transport, etc.). La terre change ainsi de définition : c'est sa position, et non plus la composition de son sol qui fait sa qualité et sa productivité. Mais bien qu'elle reste essentielle au processus de production, la terre urbaine n'a pas remplacé la terre agricole dans les préoccupations des économistes.

À peu près au même moment, les nouveaux outils développés par les économistes marginalistes et les outils qu'ils utilisent les conduisent à délaisser l'enjeu des ressources. À l'instar de William Jevons qui jongle entre une analyse

minutieuse de la dépendance de la Grande-Bretagne au charbon⁴ et ses travaux fondateurs de l'analyse néoclassique, Pottier (2014) décrit ce moment capital au cours duquel « l'abstraction de la science économique l'éloigne de considérations inscrites dans les réalités techniques » et matérielles. Par exemple, les facteurs de production ne sont plus comptabilisés en mesures physiques, mais sous forme de valeurs monétaires. Dans ce contexte, alors que sont formalisées les premières fonctions de production⁵, la terre est progressivement intégrée dans une définition plus large du facteur capital⁶ (Hubacek et Van Den Bergh, 2002). De la triade classique $Y = F(\text{Capital}, \text{Travail}, \text{Terre})$, on passe à une fonction duale $Y = F(\text{Capital}, \text{Travail})$. Ce glissement suppose une forte substituabilité entre intrants naturels et artificiels, favorisée par l'utilisation d'une mesure monétaire des quantités. Au milieu du xx^e siècle, la terre a complètement disparu des fonctions standards de production : elle est devenue le « facteur manquant » (Ryan-Collins, Lloyd et Macfarlane, 2017). C'est seulement dans des sous-champs plus marginaux de la discipline, comme l'économie urbaine⁷ ou agricole, qu'elle demeure un objet central.

Cette disparition est symptomatique de l'« oubli » par l'économie de la finitude des ressources naturelles, dans

4 Pour une présentation du livre de Jevons sur *La Question du charbon* (1865), voir Daumas (2020), URL : <https://www.cairn.info/revue-regards-croises-sur-l-economie-2020-1-page-189.htm>.

5 Les fonctions de production expriment la relation mathématique entre les facteurs de production utilisés par une organisation et la quantité produite.

6 Il n'est peut-être pas anodin que ce changement soit porté par des économistes américains (notamment John Bates Clark) qui, contrairement aux économistes britanniques, écrivent dans un contexte d'expansion territoriale fortement structuré par l'imaginaire de la frontière, dans lequel la rareté de la terre est un horizon lointain.

7 Pour une description des modèles d'économie urbaine, voir de L'Etoile et Subtil (2021), URL : <https://www.cairn.info/revue-regards-croises-sur-l-economie-2021-1-page-218.htm?contenu=article>.

un contexte d'apparente abondance. Ces dernières années, certains travaux ont insisté sur le retour de la terre dans les patrimoines (Trannoy et Wasmer, 2022) et sur la nécessité de la réintégrer dans l'analyse économique (Ryan-Collins, Lloyd et Macfarlane, 2017). Ses spécificités impliqueraient en effet qu'elle soit analysée comme un facteur distinct du capital (Gaffney, 1994) : son offre est fixée, elle n'est ni produite ni reproductible, alors qu'elle est permanente et réutilisable. Suite aux chocs pétroliers des années 1970 et aux craintes de pénuries d'énergie, cette dernière est redevenue un objet économique (Couix, 2020). Le même phénomène pourrait se produire pour la terre : en effet, les lois qui limitent les changements d'usage des sols pour protéger la biodiversité⁸ ou la souveraineté agricole devraient réduire l'offre de nouvelles terres bâties. Le retour de la rareté du foncier, limitant l'expansion de la production, contraindrait ainsi les économistes à reconsidérer la place de la terre dans leurs analyses macroéconomiques et à avoir, de nouveau, les pieds sur terre...

Bibliographie

- COUX Q. (2020), *Ressources naturelles, thermodynamique et théorie économique de la production : une perspective historique et méthodologique*, Thèse de doctorat en économie, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- DAUMAS L. (2020), « L'effet-rebond condamne-t-il la transition à l'échec ? », *Regards croisés sur l'économie*, n° 26, p. 189-197.
- DELEPLACE G. (2018), *Histoire de la pensée économique*, Dunod, Paris.

8 Par exemple, en France, l'objectif Zéro Artificialisation Nette voté en 2021 vise à réduire drastiquement la transformation de sols naturels ou agricoles en terrains artificialisés.

- DWYER T. M. (1982), « Henry George's Thought in Relation to Modern Economics », *American Journal of Economics and Sociology*, vol. 41, n° 4, p. 363-373.
- L'ESTOILE (de) É. et H. SUBTIL (2021), « Exode urbain et télétravail : cette fois, c'est différent ? », *Regards croisés sur l'économie*, n° 28, p. 218-226.
- GAFFNEY M. (1994), « Land as a Distinctive Factor of Production », in Tideman N. (éd.), *Land and Taxation*, Shephard-Walwyn, Londres, p. 39-102.
- GEORGE H. (1879), *Progress and Poverty: An Inquiry into the Cause of Industrial Depressions, and of Increase of Want with Increase of Wealth. The Remedy*, D. Appleton, New York.
- HUBACEK K. et J. C. VAN DEN BERGH (2002), « The Role of Land in Economic Theory », IIASA Interim Report.
- JEVONS W. S. (1865), *The Coal Question: An Inquiry Concerning the Progress of the Nation, and the Probable Exhaustion of Our Coal-mines*, Macmillan, Londres.
- MILL J. S. (1848), *Principes d'économie politique*, Guillaumin, Paris.
- PIKETTY T. et G. ZUCMAN (2014), « Capital is Back: Wealth-Income Ratios in Rich Countries 1700-2010 », *The Quarterly Journal of Economics*, vol. 129, n° 3, p. 1255-1310.
- POTTIER A. (2014), *L'économie dans l'impasse climatique : développement matériel, théorie immatérielle et utopie autostabilisatrice*, Thèse de doctorat en économie, EHESS.
- QUESNAY F. (1758, 1972), *Tableau économique*, Macmillan, London.
- QUESNAY F. (1766), « Analyse de la formule mathématique du tableau économique de la distribution des dépenses annuelles d'une nation agricole », *Journal d'agriculture, du commerce et des financiers*, Tome V, 3^e partie.
- RICARDO D. (1817), *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, Garnier-Flammarion, Paris.

RYAN-COLLINS J., T. LLOYD et L. MACFARLANE (2017), *Rethinking the Economics of Land and Housing*, Bloomsbury Publishing, Londres.

TRANNOY A. et É. WASMER (2022), *Le grand retour de la terre dans les patrimoines : et pourquoi c'est une bonne nouvelle !*, Odile Jacob, Paris.

WRIGLEY E. A. (2016), *The Path to Sustained Growth: England's Transition from an Organic Economy to an Industrial Revolution*, Cambridge University Press, Cambridge.